

Marc 12, 1-12 : La parabole des ouvriers meurtriers

Prédication de Jérôme Cottin à St-Matthieu, Strasbourg, le dimanche 5 mars 2023

On se réjouit généralement d'entendre des paraboles de Jésus : de petites histoires simples, concrètes, prises dans la vie quotidienne, et qui nous parlent de l'amour de Dieu : le bon samaritain, le fils prodigue, les invités au festin...

Mais là, déception ! il n'est question que de violences et de tueries. Pourtant, c'est bien d'une parabole qu'il s'agit, et c'est bien Jésus qui la raconte. Comment la comprendre ? Et quel est son message ?

Je vous propose 3 interprétations possibles. Mais en vous précisant que les deux premières sont incomplètes ; on doit pourtant les traverser pour arriver à la 3^e interprétation, la plus juste, la plus profonde, la plus spirituelle, la plus actuelle aussi.

Première interprétation, que j'appelle « politico-sociale » : Jésus fait une description assez précise et exacte du monde agricole de son époque : il y avait de grands propriétaires terriens – qui vivaient souvent à l'étranger – et qui employaient des ouvriers agricoles et des intendants pour travailler et gérer leurs terres. Et ils prenaient une bonne partie des récoltes pour eux. Exploitation agricole, injustices sociales : le résultat est que les ouvriers se révoltent et veulent garder la production pour eux. Ils veulent même ensuite se saisir des terres. C'est une sorte de révolution prolétarienne avant l'heure. Il est aussi exact que ces rapports conflictuels entre classes sociales étaient marqués par la violence ; violence verbale, mais aussi violence physique. La parabole décrit bien l'engrenage de la violence, qui entraîne une violence toujours plus grande. Le monde dans lequel vivait Jésus était loin d'être une société paisible et pacifique !

Pourtant, le message de la parabole ne se réduit pas à cette dénonciation des déséquilibres sociaux et économiques. Il y a trop d'éléments invraisemblables, et qui dérangent, dans ce récit :

- La non réaction du Maître qui ne répond pas aux actes de violence ; - les ouvriers agricoles, qui ne sont pas si sympathiques que cela, puisqu'ils deviennent des meurtriers ; - la concentration du monde agricole sur une seule vigne.

C'est pourquoi une 2^e interprétation s'avère nécessaire, que j'appellerai allégorique. On comprend que derrière les personnages, derrière la situation évoquée, il y a d'autres significations qui se profilent. Une allégorie, c'est quand un sens second, parfois caché, se trouve derrière le sens premier. Et cela est indiqué dès le début de la parabole, puisqu'elle commence par une citation de l'Ancien Testament, le champ du bien-aimé pour sa vigne, raconté par le prophète Esaïe, et que le prophète présente justement comme étant une allégorie. Je relis le verset d'Esaïe 5,2 : « *Mon bien-aimé avait une vigne sur coteau plantureux. Il retourna la terre, enleva les pierres, et installa un plan de choix. Au milieu, il bâtit une tour et y creusa aussi un pressoir. Il attendait des beaux raisins, et il n'en eut que des mauvais* ».

Le prophète commente lui-même ce petit récit, en précisant que la vigne désigne le peuple d'Israël, et que le propriétaire de la vigne, c'est Dieu. On peut donc comprendre notre parabole

de la même manière, comme une allégorie des relations entre Dieu et son peuple. La vigne, c'est ici aussi le peuple d'Israël, le maître c'est également Dieu. Les envoyés du maître, ce sont les prophètes, qui tour à tour viennent rappeler le droit de Dieu au peuple, mais qui ne sont pas entendus, jusqu'à ce que Dieu envoie son propre fils, lui aussi mis à mort. La mention, au verset 6, du « fils bien-aimé » (« *il ne lui restait que son fils bien-aimé* ») est une allusion directe à ce que dit deux fois Dieu dans l'Évangile, au sujet de Jésus :

- Au moment de son baptême par Jean-Baptiste (Mc 1,11) : « *Celui-ci est mon fils bien-aimé, il m'a plu de te choisir* »
- Au moment de la transfiguration (Mc 9,5) : « *Celui-ci est mon fils bien-aimé, écoutez-le !* »

C'est donc la 3^e fois que l'on trouve cette expression, mais cette fois dans la bouche même de Jésus. Vous noterez cette chose incroyable : Jésus, narrateur, raconte une histoire qui parle de lui, mais sur un autre mode. Il est donc ici question de manière codée, cachée, allégorique, du destin prochain de Jésus, et plus seulement de celui du peuple juif. Toujours de manière allégorique, les vigneronns désignent, dans cette seconde interprétation, non plus les travailleurs agricoles exploités, mais au contraire l'élite politique, sociale et religieuse à laquelle se heurte Jésus, et dont il est question juste avant et juste après la parabole : les « *pharisiens* » et les « *hérodiens* » (verset 12), ainsi que les « *grands prêtres* », les « *scribes* » (verset 27).

Pourtant, cette seconde interprétation, pour légitime qu'elle soit, n'est pas encore pleinement satisfaisante. Nous ne sommes pas encore arrivés au cœur du message. En particulier, un détail cloche, qui montre que l'on ne peut pas suivre jusqu'au bout cette interprétation allégorique : pourquoi ce Maître, s'il est une allégorie de Dieu, n'est-il pas pacifique jusqu'au bout ? A un certain moment, il cède lui aussi à la violence et tue des humains. Je vous relis le verset 9 : « *Que fera le maître de la vigne ? Il viendra, il fera périr les vigneronns, et confiera la vigne à d'autres* ». Ce maître ne peut donc pas être Dieu, en tous cas pas le Dieu de Jésus-Christ, puisqu'il cède à la violence. Et d'ailleurs, il n'est pas si sympathique que cela, pas si proche de son peuple puisqu'au début du récit, on nous dit laconiquement qu'après avoir donné sa vigne en fermage, « il est parti » (v. 1c).

On en arrive alors à la troisième interprétation, que j'appelle « christologique » (ou « messianique », ou « eschatologique », pour reprendre des formules que les théologiens connaissent). Cette troisième interprétation est entièrement centrée sur le Christ, mais le Christ à venir. Pas le Christ, homme Jésus qui raconte la parabole ; - pas le Christ qui polémique avec les autorités politiques et religieuses de son temps ; mais le Christ de la foi, celui proclamé par les premières communautés chrétiennes, le Christ mort et ressuscité pour tous, pour les juifs comme pour les païens, c'est-à-dire aussi pour nous.

Nous avons avec cette 3^e interprétation un déplacement complet de perspective : on n'est plus dans l'histoire présente de Jésus, mais dans l'histoire à venir de la foi des premiers chrétiens. Il s'agit d'une vision anticipatrice : cette parabole annonce un événement qui n'est pas encore là mais qui va arriver bientôt : la mort et la résurrection de Jésus, qui ainsi devient le Christ. (C'est d'ailleurs pour cela que cette parabole nous est proposée à la méditation pendant le temps de Carême).

Très bien, me direz-vous, mais à quoi voit-on dans la parabole ce changement complet de perspective, cette nouvelle interprétation qui dépasse les deux précédentes ?

Et bien je vous répondrai : à la toute fin de la parabole ; et même après la fin, car quand le récit est terminé, il n'est pas encore fini. Quand le récit est terminé, c'est même alors qu'il commence vraiment. En effet, la conclusion du récit, nous l'avons entendu, est que le maître « *confiera la vigne à d'autres* » (v. 9b). L'histoire aurait pu, aurait dû se terminer ici. Mais Jésus propose une conclusion, et même une conclusion qui ne cadre pas pleinement avec l'histoire qu'il vient de nous raconter. Je vous la relis (v. 10) :

« *N'avez-vous pas lu ce passage de l'Écriture ? : 'La pierre qu'on rejetée les bâtisseurs, c'est celle qui est devenue la pierre angulaire'. C'est là l'œuvre du Seigneur, quelle merveille à nos yeux* ».

Voilà la vraie conclusion de la parabole, une conclusion qui ne ferme pas, mais qui ouvre ; une conclusion qui est une citation de l'Écriture, la citation du Psaume 118 (vv. 22-23).

Ainsi la parabole qui avait commencé avec une citation de l'Ancien Testament (Esaïe) se termine avec une autre citation de l'Ancien Testament (Psaume). Une citation, d'ailleurs, reprises deux autres fois dans le Nouveau Testament (Ac 4,11 et 1 P. 2,4-7). Elle fait donc écho à la triple citation du « *Fils bien aimé* », déjà évoquée. Et contrairement à la parabole, le personnage principal n'est pas un vengeur justicier, ou même un assassin ; il se révèle comme le Dieu d'amour de la Bible : le Seigneur est l'auteur d'une œuvre merveilleuse à nos yeux, et il nous invite à nous en réjouir.

Alors, quelle est cette œuvre merveilleuse ? Elle consiste en un déplacement, raconté par une métaphore architecturale : « *La pierre qu'on rejetée les bâtisseurs, c'est elle qui est devenue la pierre angulaire* ».

On met alors immédiatement en relation cette métaphore avec l'allégorie de la parabole, où le fils bien-aimé représentait le Christ, envoyé dans le monde en tant que Fils de Dieu. Il s'établit ainsi la chaîne de signification suivante : le fils du maître de la vigne assassiné, c'est le Fils de Dieu envoyé sur la terre et mis à mort, c'est le Christ crucifié ; c'est aussi la pierre rejetée qui est devenue la pierre d'angle, celle qui porte tout l'édifice, et qui symbolise le Christ ressuscité.

Ainsi, comme des poupées gigognes, des sens multiples se déploient à partir d'expressions qui remontent, ultimement, à la prière du psalmiste. D'autres significations peuvent encore découler de cette image : si Israël, le peuple de la première Alliance, est rejeté en tant que gardien de la vigne, il est toutefois réintégré comme auteur de la prière collective des Psaumes.

Je termine par une observation concernant l'architecture de notre temple, ici à St-Matthieu, qui reprend la métaphore architecturale du Psaume 118 : a pierre d'angle, c'est le Christ ressuscité, fondement de la foi de l'Église, des origines à aujourd'hui. Et bien on retrouve cette métaphore inscrite dans notre architecture : le Christ ressuscité et vivant à jamais, vous le voyez sur le vitrail qui se trouve devant vous. Et la pierre d'angle, celle qui fait tenir tout l'édifice (ici, le toit de notre temple), c'est ce moment d'architecture qui fait le lien entre le vitrail (qui part horizontalement à droite et à gauche) et le toit de notre édifice : sans cet élément de pierre (en fait de béton situé en haut et à droite de la tête du Christ, le plafond ne tiendrait pas, et s'écroulerait. Ainsi se trouve inscrit durablement dans la pierre de notre édifice, la métaphore de la pierre angulaire qui signifie que le Christ soutient l'Église et est au cœur de notre vie.

Amen